

# Braconnage du lynx au moyen de pièges à collet: les autorités savaient mais le chasseur a pu librement sévir durant au moins 20 ans

Les populations de lynx montrent des densités extrêmement basses en Valais, contrairement au Jura et aux Alpes du nord. Des chercheurs de l'Université de Berne, sous l'égide du Professeur Raphaël Arlettaz, ont montré que seul le braconnage pouvait expliquer cette situation<sup>1</sup>. Disponibles sur un site de «pre-print» depuis août 2020, les résultats de leurs recherches ont récemment été publiés dans la revue *Frontiers in Conservation Science*. Ils sont donc maintenant validés par les pairs. L'analyse ne porte pas que sur les aspects biologiques, mais également sur le rôle joué par les autorités dans cette braconnerie qui aura sévi durant au moins 20 ans, en toute impunité.

**F**auna•vs info en avait fait écho dans son no 38 de décembre 2020 (pages 12-15). Au moyen de pièges photographiques et de relevés de traces dans la neige, la répartition spatio-temporelle et l'abondance des grands prédateurs carnivores et de leurs proies ongulées sont étudiées en Valais par l'Université de Berne depuis 2011. Le but est notamment de mieux comprendre l'impact des prédateurs sur le gibier. Après quelques hivers de suivi, les scientifiques avaient mis en évidence une très faible densité de lynx dans le canton, de l'ordre de 12–20% de ce que l'on devrait y rencontrer (Biollaz et al. 2016; Bulletin de La Murithienne no 133: 29-44). Ils avaient alors testé quatre hypothèses pouvant expliquer cette situation, en élargissant leur zone d'étude aux Préalpes vaudoises et bernoises où le lynx est monitoré depuis des années et se porte bien.

Les deux premières hypothèses étaient de nature méthodologique et concernaient l'efficacité des pièges photographiques, notamment la densité de leur réseau ainsi que leur positionnement dans le paysage. Ces deux hypothèses ont pu être réfutées, entre autres via une comparaison avec les données obtenues par le KORA, tant dans le périmètre d'étude valaisan que dans les Préalpes vaudoises et bernoises. La troisième hypothèse portait sur la densité des principales proies du lynx qui, dans les Alpes suisses, sont le chevreuil et le chamois. Les densités de ces proies se sont avérées plus élevées en Valais que dans les Préalpes, ce qui permet de réfuter l'hypothèse d'une offre alimentaire insuffisante en tant que facteur expliquant la faible densité de lynx en Valais. La quatrième hypothèse n'a par contre pas pu être réfutée, bien au contraire: les relevés de terrain ont permis la découverte d'un dense réseau de 17 pièges-à-collet, sur 4 km<sup>2</sup>, dans le principal corridor d'immigration des lynx dans la haute vallée du Rhône, à partir des Préalpes où ils vivent à densité normale. Certains pièges étaient inactifs, d'autres opérationnels au moment de leur découverte, en 2015. Plusieurs pièges ont été démontés par l'équipe et amenés directement à l'Office central du Ministère public général du Canton du Valais qui a alors ouvert une instruction. Celle-ci a débouché sur la condamnation d'un chasseur la même année: son ADN avait été retrouvé sur l'équipement de piégeage.

Dans leur article<sup>1</sup>, Arlettaz et al. (2021) présentent les faits par le menu. Ils ne se contentent par ailleurs pas de traiter des seuls aspects biologiques, mais présentent également toute une analyse des faits expliquant comment cette pratique du piégeage au moyen de pièges à collet éjecteurs-étrangleurs a pu sévir, en toute impunité, durant au minimum 20 ans, soit au moins de 1995 à 2015. Leur synthèse est basée sur des articles de presse, des interventions parlementaires aux chambres fédérales et des documents de justice (le tableau 5 de l'article scientifique en question présente les faits les plus saillants).

Tout commence en 1995. Une photographie d'un chasseur valaisan<sup>2</sup> trônant avec deux lynx morts par strangulation (selon la position contorsionnée de leurs têtes) et affublée de sa carabine est envoyée anonymement au responsable de l'Office fédéral de la chasse, Hansjörg Blankenhorn. Ce dernier prétendra avoir porté plainte contre inconnu auprès du Tribunal du Bas-Valais (St-Maurice) qui, lui, affirmera n'avoir jamais reçu de plainte concernant cette affaire ou avoir égaré le dossier<sup>3</sup>. Premier «manquement» au niveau des autorités (fédérales ou cantonales, on ne le saura jamais puisqu'elles se renvoient mutuellement la balle) qui permettra à notre Nemrod de continuer à piéger des lynx en toute quiétude. Ce cliché avait alors circulé dans les médias suisses et est depuis paru dans plusieurs ouvrages ou magazines (par exemple fauna•vs info no 38, page 12).

Le jour de Noël 2005, un promeneur<sup>4</sup> se fait prendre par le pied dans l'un de ces pièges. Il dépose plainte auprès de la police qui ouvre une enquête. Une visite sur place est organisée avec un garde-chasse professionnel (il est toujours en

1 Arlettaz, R., G. Chapron, M. Kéry, E. Klaus, S. Mettaz, S. Roder, S. Vignali, F. Zimmermann & V. Braunisch (2021). Poaching threatens the establishment of a lynx population, highlighting the need for a centralized judiciary approach. *Frontiers in Conservation Science*. <https://doi.org/10.3389/fcosc.2021.665000>

2 Son nom est cité pour la première fois le 16 septembre 1996 dans un article du *Matin*. Les photos du chasseur avec sa carabine et les deux lynx morts par strangulation ont été prises par Jean-Claude Tornay de Fully.

3 Emission 10 vor 10 (SRF1) du 15 février 1996.

4 Nom connu de la rédaction

# Luchswilderei mit Schlingenfallen: Die Behörden wussten davon, der Jäger konnte aber während mindestens 20 Jahren frei agieren

Die Luchspopulationen weisen im Wallis extrem niedrige Dichten auf, im Gegensatz zum Jura und den Nordalpen. Forscher der Universität Bern, unter der Leitung von Professor Raphaël Arlettaz, haben nachgewiesen, dass diese Situation nur durch Wilderei erklärt werden kann<sup>1</sup>. Die Ergebnisse ihrer Forschung, die seit August 2020 «pre-print» verfügbar waren, wurden kürzlich in der Zeitschrift *Frontiers in Conservation Science* veröffentlicht. Damit sind sie peer reviewed. Die Analyse konzentriert sich nicht nur auf biologische Aspekte, sondern auch auf die Rolle der Behörden bei dieser Wilderei, die mindestens 20 Jahren lang ungestraft betrieben werden konnte.

Im *fauna • vs info* Nr. 38 vom Dezember 2020 berichten wir bereits darüber (Seiten 12-15). Seit 2011 wird von der Universität Bern die räumlich-zeitliche Verteilung und das Vorkommen von Grossraubtieren und ihren Beutetieren (Huftieren) im Wallis untersucht. Dazu werden vor allem Fotofallen eingesetzt und Spuren im Schnee erhoben. Ziel ist es, die Auswirkungen der Raubtiere auf ihre Beutetiere besser zu verstehen. Nach einigen Wintern des Monitorings stellten die Wissenschaftler eine sehr geringe Luchsdichte fest, die nur 12–20% der erwarteten Dichte entsprach (Biolaz et al. 2016; Bulletin von La Murithienne Nr. 133: 29-44). In der Folge testeten sie vier Hypothesen, die diese Situation erklären könnten, indem sie ihr Untersuchungsgebiet auf die Waadtländer und Berner Voralpen ausdehnten, wo die stabile Luchspopulation seit vielen Jahren studiert wird.

Die ersten zwei Hypothesen waren methodischer Natur und betrafen die Effektivität der Fotofallen, insbesondere wurde die Anzahl der Fallen und ihre Positionierung in der Landschaft betrachtet. Beide Hypothesen konnten widerlegt werden, unter anderem aufgrund eines Vergleichs mit Daten von KORA, die sowohl von Untersuchungen im Wallis als auch in den Waadtländer und Berner Voralpen stammten. Die dritte Hypothese betraf die Dichte der Hauptbeutetiere des Luchses im Wallis (in den Schweizer Alpen sind das Rehe und Gämsen). Die Dichte dieser Beutetiere war im Wallis sogar höher als in den Voralpen, wodurch die Hypothese eines unzureichenden Nahrungsangebots als Erklärung für die geringe Luchsdichte im Wallis ebenfalls nicht in Frage kam. Die vierte Hypothese hingegen konnte nicht widerlegt werden – ganz im Gegenteil: Bei den Felduntersuchungen wurden in einem Gebiet von 4 km<sup>2</sup> – im Haupteinwanderungskorridor der Luchse zwischen den gut besiedelten Voralpen und dem Rhonetal – insgesamt 17 Schlingenfallen entdeckt. Einige dieser Fallen waren inaktiv, andere waren zum Zeitpunkt ihrer Entdeckung im Jahr 2015 noch in Betrieb. In der Folge wurden mehrere Fallen von den Forschern demontiert und der Oberstaatsanwaltschaft des Kantons Wallis übergeben, die daraufhin eine Strafuntersuchung einleitete. Diese führte noch im selben Jahr zur Verurteilung eines Jägers, dessen DNA auf dem Fallenmaterial gefunden worden war. Doch betrachten wir die Geschichte der Reihe nach.

Arlettaz et al. (2021) stellen in ihrem Artikel<sup>1</sup> den Sachverhalt detailliert dar. Dabei befassen sie sich nicht nur mit den biologischen Aspekten, sondern legen eine detaillierte Analyse der Fakten vor, die aufzeigen, wie diese Praxis und der Gebrauch von Schlingenfallen im Wallis während mindestens 20 Jahren (von 1995 bis 2015) ungestraft betrieben werden konnte. Ihre Synthese basiert auf Presseartikeln, Interventionen im nationalen Parlament und Gerichtsdokumenten (Tabelle 5 des wissenschaftlichen Artikels führt die relevantesten Fakten auf).

Alles begann 1995. Ein Foto eines Walliser Jägers<sup>2</sup>, der mit seinem Gewehr und zwei strangulierten Luchsen posierte (die Todesursache ist an der verdrehten Haltung der Köpfe zu erkennen), wurde anonym an den Abteilungsleiter für die Jagd beim Bundesamt für Umwelt, Hansjörg Blankenhorn, geschickt. Dieser beteuerte, beim Gericht von St-Maurice eine Beschwerde gegen unbekannt eingereicht zu haben. Das Gericht hingegen behauptete, dass es nie eine Beschwerde zum Fall erhalten habe oder die Akte verlegt worden sei<sup>3</sup>. Dies war das erste «Versagen» der Behörden, wobei wir nie erfahren werden, ob seitens Bund oder Kanton, die sich gegenseitig den Ball zuschoben. Jedenfalls führte es dazu, dass der Jäger weiterhin in aller Ruhe Luchse fangen konnte. Das Foto wurde damals in den Schweizer Medien abgedruckt und seither in mehreren Büchern und Zeitschriften publiziert (z.B. *fauna • vs info* Nr. 38, Seite 12).

Am Weihnachtstag 2005 geriet ein Spaziergänger<sup>4</sup> mit dem Fuss in eine dieser Fallen. Er erstattete Anzeige bei der Polizei, die eine Untersuchung einleitete. Es wurde ein Augenschein vor Ort organisiert mit einem professionellen

1 Arlettaz, R., G. Chapron, M. Kéry, E. Klaus, S. Mettaz, S. Roder, S. Vignali, F. Zimmermann & V. Braunisch (2021). Poaching threatens the establishment of a lynx population, highlighting the need for a centralized judiciary approach. *Frontiers in Conservation Science*. <https://doi.org/10.3389/fcsc.2021.665000>

2 Sein Name wurde erstmals am 16. September 1996 in einem Artikel im *Le Matin* erwähnt. Die Fotos des Jägers mit seinem Gewehr und den beiden strangulierten Luchse wurden von Jean-Claude Tornay aus Fully aufgenommen.

3 Sendung 10 vor 10, (SRF1) vom 15. Februar 1996.

4 Name der Redaktion bekannt.

fonction<sup>5</sup>) qui fait un constat. Ce piège sera temporairement démonté, mais à nouveau opérationnel quelques mois plus tard, en 2006, comme constaté par le randonneur victime de l'installation. Il alerte à nouveau le garde-chasse en question, mais rien n'y fera: un piège de même type sera découvert en 2015 exactement au même endroit par l'équipe de chercheurs bernois, portant l'ADN du chasseur-braconnier (cf. infra). Ce système de piégeage aura donc selon toute vraisemblance été opérationnel durant au moins dix ans. Les gardes-chasse du coin<sup>6</sup> ne pouvaient ignorer que le chasseur-braconnier sévissait toujours dans ce secteur. Mais ils ont fermé les yeux, sinon cautionné ses agissements illicites.

En 2013, notre chasseur-braconnier baronne à nouveau dans la presse (Illustré 2013, no 13: 20-23). Il pose avec une arme prohibée et affirme dans l'article avoir tué une dizaine de lynx au moyen de pièges à collet. Le Service de la chasse, de la pêche et de la faune (SCPF) ainsi que le WWF et Pro Natura portent plainte contre lui. Le Ministère public ouvre une enquête. C'est un agent central de ce même Service, aujourd'hui retraité<sup>7</sup>, qui mènera l'enquête. L'instruction débouchera sur une ordonnance de non-entrée en matière de la part du Tribunal du Bas-Valais<sup>8</sup> en 2014, les recherches effectuées par les forces de police n'ayant pas permis la découverte de pièges opérationnels (tous auraient alors déjà été «abandonnés» selon le rapport de dénonciation rédigé par la Police cantonale le 2 septembre 2013<sup>9</sup>) tandis que les perquisitions à la résidence secondaire du prévenu n'auront mis la main sur aucun indice, seule une arme apparemment prohibée (un fusil 22 Hornet muni d'un silencieux) ayant été séquestrée tandis qu'au moins quatre autres armes non déclarées trônaient dans son chalet. Par ailleurs, interrogé sur la fameuse photo de 1995, le chasseur prétendra que les deux lynx avaient été trouvés morts par lui-même, l'un écrasé par son auto sur la route, l'autre récupéré mort en bord de route<sup>9</sup>, en conformité avec ses déclarations médiatiques de 1996<sup>10</sup>. Un garde-chasse bas-valaisan d'un autre secteur avait d'ailleurs rédigé un rapport officiel qui confirmait cette seconde mort accidentelle. Or il est clair que ces deux lynx ont été tués par strangulation, preuve de mort par piégeage. L'un des deux lynx, identifiable aux taches de son pelage, a d'ailleurs longtemps trôné dans la vitrine d'un armurier de Martigny: la peau de son cou, comme constaté par l'un des auteurs de l'étude qui l'avait alors examiné, portait des traces de collet. Ce rapport, rédigé par un garde-chasse différent des autres précédemment cités, était donc un pur rapport de complaisance.

Si l'enquête du SCPF avait, selon les actes judiciaires consultés, fait chou blanc faute d'indices probants, quelques mois plus tard, en 2015, les chercheurs de l'Université de Berne tomberont pourtant sur trois pièges actifs, non loin du chalet du chasseur-braconnier, là précisément où le randonneur s'était fait prendre au piège. Démonté précautionneusement au moyen de gants de caoutchouc, l'un de ces trois pièges, ainsi qu'une serpette et une massette, seront remis non pas aux gardes-chasse locaux ou au SCPF, vu les sérieux soupçons de collusion à la suite du déroulement des enquêtes précédentes, mais à la Police judiciaire cantonale, à Sion, qui enquête également depuis plusieurs années sur le vol et

la destruction systématique des pièges photographiques de l'Université de Berne. En effet, les scientifiques pensent que la dégradation de leur matériel est également le fait du même chasseur-braconnier qui pourrait aussi être convaincu par la présence de son ADN sur leurs appareils photographiques. Le Ministère public général ouvre une instruction. L'ADN de notre chasseur-braconnier sera mis en évidence sur les câbles du piège à collet. Il sera condamné le 12 novembre 2015 pour violation de la Loi fédérale sur la chasse, la protection des mammifères et des oiseaux sauvages<sup>11</sup>. Dans la foulée de ces découvertes stupéfiantes du printemps 2015, le technicien de terrain de l'Université de Berne entreprend de rechercher d'autres éventuels systèmes de piégeage destinés au lynx. Il parcourra pour ce faire 39 km de sentiers sur les hauts de Fully, Dorénavant et Collonges. Ceci débouchera sur la mise en évidence de 17 sites de piégeage différents sur seulement 4 km<sup>2</sup>. A posteriori, cette découverte fait douter du sérieux de l'enquête menée en 2013 par les agents du SCPF! La justice ne s'était tout simplement pas donné les moyens d'instruire sérieusement le cas. On avait selon toute vraisemblance intérêt à étouffer l'affaire, les agents du SCPF ayant été, sinon complices, au minimum extrêmement laxistes.

Ces faits indiquent que, depuis 1995, plusieurs instances administratives et autorités ont manqué à leur devoir de diligence, tant au niveau fédéral qu'au niveau cantonal. Il y a d'abord eu ce qui s'apparente à une non dénonciation en bonne et due forme du chasseur-braconnier par le préposé de l'administration fédérale, Hansjörg Blankenhorn, ou un éventuel cafouillage au niveau du Tribunal du Bas-Valais (les deux instances se renvoyant la balle au sujet de ce couac); ensuite les enquêtes sciemment bâclées ou de complaisance, menées par les forces de police étatiques, notamment les agents du SCPF, tant en 2005-2006 qu'en 2013-2014. En bref, les agissements de notre chasseur-braconnier étaient connus des instances officielles sans qu'elles n'interviennent durant au moins 20 ans. Le chasseur-braconnier s'est ainsi senti soutenu dans ses activités illicites qu'il a poursuivies durant au moins deux décennies, en toute impunité. Il aura fallu que les scientifiques approchent directement la Police judiciaire centrale et le Ministère public général pour qu'une enquête enfin sérieuse soit menée et une condamnation rapidement prononcée.

Les auteurs de l'article en concluent que ce genre de crime contre l'environnement doit être instruit au plus haut niveau possible des juridictions, ceci afin d'éviter tout risque de

5 Nom également connu de la rédaction

6 Deux noms connus de la rédaction: l'un est retraité, l'autre toujours en fonction (il s'agit d'un garde-chasse différent de celui qui a fait le constat suite à l'accident du randonneur et mentionné en note infra-paginale 5).

7 Il s'agit encore d'un autre agent du SCPF, non encore mentionné supra.

8 Ministère public du Canton du Valais (2015). Ordonnance de non-entrée en matière du 18 août 2014. P3 12 283.

9 Rapport de dénonciation du 3 septembre 2013 (VS 2013 5 910; Procédure 130522 016 ; VS 177107)

10 10 vor 10 (SRF1, 7 juin 1996)

11 Ministère public du Canton du Valais (2015). Ordonnance pénale du 12 novembre 2015. MPB 15 1387.

Wildhüter (er ist immer noch im Dienst<sup>5</sup>), der einen Bericht erstellte. Die Falle wurde demontiert, war aber einige Monate später (2006), wieder betriebsbereit, wie das Opfer der Falle feststellte. Er alarmierte den Wildhüter erneut, dieser unternahm aber nichts. Eine Falle des gleichen Typs wurde 2015 an genau derselben Stelle von einem Berner Forscherteam entdeckt (die erwähnte Falle mit der DNA eines Jägers, siehe weiter unten). Dieser Fallentyp war also aller Wahrscheinlichkeit nach mindestens zehn Jahren lang in Betrieb. Den örtlichen Wildhütern<sup>6</sup> konnte nicht entgangen sein, dass der Wilderer immer noch aktiv war, aber sie drückten beide Augen zu oder duldeten sogar sein illegales Tun.

2013 tauchte derselbe Jäger und Wilderer wieder in der Presse auf (Illustre 2013, Nr. 13: 20-23). Er posierte mit einer verbotenen Waffe und behauptete im Artikel, rund zehn Luchse mit Schlingenfallen getötet zu haben. Die kantonale Dienststelle für Jagd, Fischerei und Wildtiere (DJFW) sowie WWF und Pro Natura erstatteten Anzeige gegen ihn, woraufhin die Staatsanwaltschaft eine Untersuchung einleitete. Ein Angestellter der Dienststelle in leitender Funktion<sup>7</sup> (inzwischen im Ruhestand) leitete die Untersuchung. Das Verfahren wurde 2014 eingestellt, nachdem das Unterwalliser Gericht Nichteintreten beschlossen hatte<sup>8</sup>, da die Polizei bei ihren Ermittlungen keine aktiven Fallen gefunden hatte (laut Bericht der Kantonspolizei vom 2. September 2013<sup>9</sup> waren sämtliche Fallen nicht mehr in Betrieb) und die Durchsuchungen des Zweitwohnsitzes des Angeklagten keine Beweise zutage gebracht hatten. Einzig eine offensichtlich verbotene Waffe (ein Kaliber 22 Hornet mit Schalldämpfer) wurde beschlagnahmt, während mindestens vier weitere nicht deklarierte Waffen im Chalet aufbewahrt wurden. Ausserdem behauptete der Jäger, als er zum erwähnten Foto von 1995 befragt wurde, dass die beiden Luchse von ihm tot aufgefunden worden seien, einer sei von ihm überfahren worden, der andere habe tot am Strassenrand gelegen<sup>9</sup>. Dies in Übereinstimmung mit seinen Aussagen in den Medien von 1996. Ein Unterwalliser Wildhüter hatte dazu auch einen offiziellen Bericht verfasst, der den zweiten Unfalltod des Luchses bestätigte. Jedoch war offensichtlich, dass beide Luchse durch Strangulation zu Tode kamen. Eines der Tiere, das an seiner Fellzeichnung eindeutig identifizierbar war, war lange Zeit im Schaufenster eines Waffenhändlers in Martigny ausgestellt. Einer der Studienautoren, der das Fell damals untersuchte, stellte am Hals Spuren einer Schlinge fest. Der Bericht des Wildhüters war also ein reiner Gefälligkeitsbericht.

Obwohl die Ermittlungen der DJFW laut den Gerichtsakten mangels schlüssiger Beweise ins Leere liefen, stiessen Forscher der Universität Bern einige Monate später (2015) unweit der Hütte des mutmasslichen Wilderers auf drei aktive Fallen, am selben Ort, wo der Wanderer in eine Falle getreten war. Eine der drei Fallen wurde sorgfältig mit Gummihandschuhen demontiert und dieses Mal nicht den örtlichen Wildhütern oder der DJFW, sondern der Kriminalpolizei in Sitten übergeben. So konnte sichergestellt werden, dass keine geheimen Absprachen möglich waren (dieser schwerwiegende Verdacht entstand bei den früheren Ermittlungen). Die Kriminalpolizei ermittelte zudem seit mehreren Jahren gegen den Diebstahl und die systematische Zerstörung der Kamerafallen der Uni-

versität Bern. Die Wissenschaftler gingen davon aus, dass die Schäden an ihrer Ausrüstung von demselben Jäger verursacht wurden, der auch die Kameras aufstellte. Nun leitete die Generalstaatsanwaltschaft eine Untersuchung ein, in deren Rahmen die DNA des Jägers an den Kabeln der Schlingenfallen gefunden wurde. Er wurde am 12. November 2015 wegen Verstosses gegen das Bundesgesetz über die Jagd und den Schutz von wildlebenden Säugetieren und Vögeln verurteilt. Nach diesen erstaunlichen Entdeckungen im Frühjahr 2015 machte sich der Feldtechniker der Universität Bern auf die Suche nach weiteren möglichen Luchsfangsystemen. Dazu beging er 39 km Wanderwege oberhalb von Fully, Dorénaz und Collonges. Dies führte zur Identifizierung von 17 weiteren Fallen auf einer Fläche von nur vier Quadratkilometern! Im Nachhinein lässt diese Entdeckung Zweifel an der Ernsthaftigkeit der 2013 von der DJFW durchgeführten Untersuchung aufkommen! Die Justiz erhielt nicht die nötigen Mittel, um den Fall ernsthaft zu untersuchen. Aller Wahrscheinlichkeit nach bestand von Seiten der DJFW ein Interesse zur Vertuschung des Falles, da die Angestellten der DJFW – wenn nicht Komplizen waren – so doch zumindest extrem lasch handelten.

Diese Tatsachen weisen darauf hin, dass seit 1995 mehrere Verwaltungsorgane und Behörden sowohl auf Bundes- als auch auf Kantonsebene ihrer Sorgfaltspflicht nicht nachgekommen sind. Da war zum einen die anscheinend nicht ordnungsgemässe Anzeige des Jägers durch den Beamten der Bundesverwaltung oder eine mögliche Verwechslung beim Unterwalliser Gericht (die beiden Behörden weisen sich in dieser Angelegenheit gegenseitig die Schuld zu); zum anderen gab es die absichtlich verpfuschten oder selbstgefälligen Ermittlungen, die von den staatlichen Polizeikräften, insbesondere der DJFW, sowohl in den Jahren 2005 bis 2006 als auch 2013 bis 2014 durchgeführt wurden. Kurz gesagt: Die Aktivitäten des Jägers und Wilderers waren den Behörden bekannt, und er konnte 20 Jahre lang wirken, ohne dass diese eingegriffen hätten. Der Jäger und Wilderer fühlte sich in seinen illegalen Aktivitäten, denen er mindestens zwei Jahrzehnte lang ungestraft nachging, bestätigt. Erst als sich die Wissenschaftler direkt an die kantonale Kriminalpolizei und die Staatsanwaltschaft wandten, wurde endlich ernsthaft ermittelt, und es kam schnell zu einer Verurteilung.

Die Autoren der Studie kommen zu dem Schluss, dass diese Art von Umweltkriminalität auf der höchstmöglichen Ebene der Gerichtsbarkeit untersucht werden sollte, um jegliches Risiko von Absprachen zwischen den lokalen Polizeikräften

5 Name der Redaktion bekannt.

6 Namen der Redaktion bekannt: einer ist heute im Ruhestand, der andere noch im Amt (es handelt sich um einen anderen Wildhüter, als derjenige, der den Bericht nach dem Unfall des Wanderers erstellt hat und in Fussnote 5 erwähnt wird).

7 Es handelt sich um einen anderen Angestellten der DJFW, der bisher nicht erwähnt wurde.

8 Walliser Staatsanwaltschaft (2015). Anordnung des Nichteintretens in die Materie vom 18. August 2014. P3 12 283.

9 Bericht zur Anzeige vom 3. September 2013 (VS 2013 5 910; Verfahren 130522 016; VS 177107)

10 10 vor 10 (SRF1, 7 juin 1996)

11 Ministerium des Kantons Wallis (2015). Strafrechtliche Anordnung vom 12. November 2015. MPB 15 1387.

collusion entre les forces de police locales (gardes-chasse et éventuels agents de police) et les braconniers, cette collusion étant évidente dans le cas qui nous intéresse. On ne voit en effet pas comment ces opérations de braconnage ont pu persister si longtemps, au vu et au su de beaucoup de monde (un chien de chasse de valeur avait d'ailleurs été tué par un de ces pièges, ce qui avait fait beaucoup jaser dans les chaumières<sup>12</sup>), sans que l'auteur de ces crimes n'ait perçu et reçu une forme d'approbation tacite de la part des agents de l'Etat.

Un garde-chasse est un représentant de la justice. Il fait partie des forces de police et est à ce titre dûment assermenté. Si un garde-chasse ne prend pas les mesures nécessaires pour faire respecter la loi, ayant connaissance de faits de nature criminelle, il fait entrave à l'action judiciaire, ce qui est une violation grave de ses obligations et de la législation. Lorsqu'un agent censé faire respecter la loi la bafoue, il devient de facto hors-la-loi. Lorsqu'il flirte avec le crime, il devient un ripoux. Un état de droit ne saurait le tolérer en son sein. Il y a d'ailleurs un précédent en Valais, qui avait débouché sur une condamnation. En 1997, lorsque le gypaète Republic V avait été abattu au fusil par un chasseur sur les hauts de Montana-Crans, il était accompagné d'un garde-chasse. Ce dernier n'avait pas dénoncé le délit. Pire, il avait même tenté de camoufler l'affaire, se rendant de facto complice du crime. Démasqués, le chasseur et le garde-chasse avaient tous deux été condamnés par la justice, le second pour entrave à l'action pénale. Le fait que le garde-chasse en question était un auxiliaire et non

12 Le nom du chasseur dont le chien a été tué par un piège à lynx est connu de la rédaction. Le garde-chasse titulaire de ce secteur, toujours en fonction, est bien entendu au courant de cette affaire.

un professionnel n'a pas été retenu comme circonstance atténuante. Dans le cadre de l'affaire du piégeage des lynx au Coude du Rhône, les gardes-chasse impliqués devraient être sanctionnés par une sentence exemplaire, d'autant plus qu'il s'agit ici de professionnels et non d'auxiliaires.

Les faits au sujet du piégeage du lynx reportés ici ont été mis à disposition du Procureur général en mars 2020. M. Nicolas Dubuis avait en effet demandé aux chercheurs, en octobre 2017 déjà, de mettre à sa disposition tout élément qui pourrait laisser accroire à une entrave à l'action pénale de la part de gardes-chasse. Les trois courriers envoyés au Procureur général depuis mars 2020 sont malheureusement restés sans réponse du Ministère public: même pas un accusé de réception! Or, l'entrave à l'action pénale, en particulier de la part d'agents assermentés de l'Etat, est un manquement grave au devoir de fonction, donc en principe poursuivie d'office. Nul ne sait à l'heure actuelle si le Ministère public a lancé une telle procédure à l'encontre des gardes-chasse professionnels en question, deux d'entre eux au moins étant toujours en fonction... Précisons enfin que ces deux gardes-chasse sont différents de celui du Valais central qui défie la chronique, et la justice, depuis des années. Ces récents manquements graves étant le fait de plusieurs gardes-chasse encore en fonction suggèrent que le SCPF est affecté de dysfonctionnements de nature systémique, qui vont bien au-delà des problèmes qu'avait mis en évidence le rapport de 2016 de la Commission de gestion du Grand conseil. Il serait de bon aloi que son tout nouveau chef, M. Nicolas Bourquin, ainsi que la tête du Département qui abrite ce service, M. Frédéric Favre, prennent enfin les mesures qui s'imposent. Le SCPF traîne en effet de bien nombreuses casseroles. Il serait souhaitable de mettre fin à ces agissements d'un autre âge afin que le Valais entre dans la modernité également du point de vue de la gestion de la faune sauvage. ■

## Station ornithologique

# Sur les traces de l'engoulement d'Europe

L'engoulement d'Europe niche dans les forêts claires de chênes et de pins. Actuellement, on compte environ 40 à 50 couples en Suisse, principalement dans les vallées sèches du Valais et du Tessin. Par conséquent, les projets visant à promouvoir cette espèce en danger se sont jusqu'à présent concentrés sur la valorisation de ces habitats forestiers. Cependant, les mesures sur les sites de reproduction n'ont pas encore conduit à la reprise espérée des effectifs d'engoulements. C'est pourquoi la Station ornithologique de Sempach a mené un projet visant à déterminer quels besoins de l'engoulement en matière d'habitat ne sont pas encore suffisamment pris en compte dans les projets de promotion de l'espèce. En Valais une équipe a réussi à équiper plus de 40 individus d'émetteurs GPS. Les résultats sont étonnants car ils montrent que l'engoulement utilise beaucoup plus les zones agricoles ouvertes pour se nourrir que ce que l'on savait auparavant. Les engoulements ont principalement visité des vignobles naturels et des prairies cultivées de manière extensive, qui ne sont pas trop fertilisées ou irriguées. Même les prairies alpines de haute altitude étaient régulièrement

visitées au milieu de l'été. Dans ces divers habitats, dont certains se trouvaient à plusieurs kilomètres du site de reproduction, ils peuvent se repaître de gros insectes volants tels que des papillons de nuit et des coléoptères.

Grâce à ce nouveau savoir, l'engoulement d'Europe peut désormais être mieux pris sous notre aile. En particulier, une gestion des vignobles respectueuse de la biodiversité et sans utilisation d'herbicides peut favoriser les insectes qui servent de nourriture à l'engoulement. Il est tout aussi important de préserver et de promouvoir les prairies et vignobles utilisés de manière traditionnelle, avec une faible utilisation d'engrais et sans irrigation par aspersion. ■

### Source / Quelle:

Evens, R., A. Jacot, T. Artois, E. Ulenaers, T. Neyens, L. Rappaz, C. Theux & J.-N. Pradervand (2020): *Improved ecological insights commission new conservation targets for a crepuscular bird species. Anim Conserv* 89: 1. <https://doi.org/10.1111/acv.12650>.

(Wildhütern und involvierten Polizeibeamten) und den Wilderern zu vermeiden, was in diesem Fall offensichtlich der Fall war. In der Tat ist es schwer vorstellbar, wie die Aktivitäten eines Wilderers so lange im Wissen vieler Leute fortgesetzt werden konnten (auch ein wertvoller Jagdhund wurde durch eine der Fallen getötet, was für viel Gesprächsstoff sorgte), ausser man geht davon aus, dass der Urheber dieser Verbrechen irgendeine Form von stillschweigender Billigung durch die Behörden erhalten hatte.

Ein Wildhüter ist ein Vertreter des Gesetzes. Er ist Mitglied des Polizeidienstes und als solches ordnungsgemäss vereidigt. Wenn ein Wildhüter in Kenntnis strafrechtlich relevanter Tatsachen nicht die erforderlichen Massnahmen zur Durchsetzung des Gesetzes ergreift, behindert er die Rechtsverfolgung, was eine schwere Verletzung seiner Pflichten darstellt. Wenn eine Behörde, die das Gesetz durchsetzen sollte, es missachtet, handelt sie de facto ausserhalb des Gesetzes. Wenn ein Angestellter ein Verbrechen vertuscht, wird er zu einem korrupten Polizisten. Ein Rechtsstaat kann dies nicht tolerieren. Es gibt einen Präzedenzfall im Wallis, der zu einer Verurteilung führte. Als 1997 der Bartgeier Republic V von einem Jäger im Gebiet von Crans-Montana erlegt wurde, war er in Begleitung eines Wildhüters. Letzterer hat die Tat nicht angezeigt. Schlimmer noch, er hatte sogar versucht, die Affäre zu vertuschen, was ihn de facto zu einem Komplizen des Verbrechens machte. Als dies entdeckt wurde, wurden sowohl der Jäger als auch der Wildhüter verurteilt, letzterer wegen Behinderung eines Strafverfahrens. Die Tatsache, dass der betroffene Wildhüter eine Hilfskraft und kein Profi

12 Der Name des Jägers, dessen Hund durch eine Luchsfalle getötet wurde, ist der Redaktion bekannt. Der für die betroffene Region zuständige Wildhüter, der immer noch im Amt ist, ist über den Fall sehr wohl informiert.

war, wurde nicht als mildernder Umstand angesehen. Im Fall der Luchswilderei im Unterwallis sollten die beteiligten Wildhüter ebenfalls verurteilt werden, zumal sie Profis und keine Hilfskräfte waren.

Die hier berichteten Fakten über die Luchswilderei wurden dem Walliser Generalstaatsanwalt im März 2020 zur Verfügung gestellt. Bereits im Oktober 2017 hatte Herr Nicolas Dubuis die Forscher gebeten, ihm alle Beweise zu übermitteln, die auf eine Behinderung von Strafverfahren durch Wildhüter hindeuten könnten. Die drei Briefe, die seit März 2020 an den Generalstaatsanwalt geschickt wurden, wurden von der Staatsanwaltschaft aber nicht beantwortet. Nicht einmal eine Empfangsbestätigung haben die Absender erhalten! Die Behinderung von Strafverfahren, insbesondere durch vereidigte Staatsbeamte, ist eine schwere Pflichtverletzung und muss daher grundsätzlich von Amtes wegen verfolgt werden. Derzeit weiss aber niemand, ob die Staatsanwaltschaft ein solches Verfahren gegen die fraglichen Wildhüter eingeleitet hat (mindestens zwei von ihnen sind noch im Amt). Es bleibt anzumerken, dass diese beiden Wildhüter nichts mit dem Wildhüter im Mittelwallis zu tun haben, der seit Jahren in der Öffentlichkeit steht und gegen den ein Strafverfahren läuft. Diese schwerwiegenden Verstösse amtierender Wildhüter deuten darauf hin, dass die DJFW von Funktionsstörungen systemischer Natur betroffen ist, die weit über die im Bericht des Geschäftsprüfungskommission des Grossen Rates von 2016 aufgezeigten Probleme hinausgehen. In der DJFW gibt es eine Menge von Altlasten. Es ist deshalb zu hoffen, dass der neue Leiter der DJFW, Nicolas Bourquin, und der Leiter des Departements, in dem die Dienststelle angesiedelt ist, Frédéric Favre, die notwendigen Massnahmen ergreifen werden. Es wäre wünschenswert, dass den veralteten Praktiken rasch ein Ende gesetzt wird, damit das Wallis ein modernes Wildtiermanagement einführen kann. ■

## Vogelwarte

# Dem Ziegenmelker auf der Spur

Der Ziegenmelker brütet in lichten Wäldern mit Eichen und Föhren. Zurzeit liegt der Bestand in der Schweiz bei etwa 40 bis 50 Paaren, die sich hauptsächlich in den Trockentälern im Wallis und Tessin konzentrieren. Förderprojekte fokussierten bislang auf die Aufwertung der Waldhabitate. Die Aufwertungen bei den Brutplätzen haben aber nicht zur erhofften Bestandserholung geführt. Daher wollte die Vogelwarte Sempach herausfinden, welche Lebensraumsprüche der Ziegenmelker hat, die noch zu wenig berücksichtigt werden. Es gelang im Wallis, über 40 Vögel mit GPS-Sendern auszurüsten. Die Resultate sind erstaunlich: Der Ziegenmelker nutzt das offene Landwirtschaftsgebiet zur Nahrungssuche viel stärker, als bisher bekannt war. Die besenderten Vögel suchten vor allem naturnahe Rebberge und extensiv bewirtschaftete Wiesen auf, die nicht zu stark gedüngt und bewässert werden. Selbst hoch gelegene Alpwiesen wurden im Hochsommer regelmässig aufgesucht. In diesen unterschiedlichsten Lebensräumen, die zum Teil mehrere Kilometer vom Brutplatz entfernt waren, fanden sie grosse Fluginsekten wie Nachtfalter und Käfer. Mit diesem Wissen kann dem

Ziegenmelker nun besser geholfen werden. Durch eine biodiversitätsfreundliche Bewirtschaftung von Rebbergen ohne Herbizideinsatz können Insekten gefördert werden, die dem Ziegenmelker als Nahrung dienen. Ebenso wichtig sind der Erhalt und die Förderung traditionell genutzter Grünflächen mit geringem Düngereinsatz und ohne Sprinklerbewässerung.

### Communiqué de presse / Medienmitteilung:

français: <https://is.gd/ygKaEq>, deutsch: <https://is.gd/fgwa8a>



© Mathias Schäf